

Nacereddine LAGAB

Université Larbi Ben M'Hidi, Oum El Bouaghi

Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

La francophonie, une autre forme d'universalisme dans l'œuvre d'Alexandre Najjar

1. Le manifeste «Pour une littérature-monde en français», est-il une forme d'universalisme ?

Si, du point de vue des signataires du Manifeste « *Pour une littérature-monde* » l'appellation littérature francophone doit disparaître de par un passé historique et un impérialisme culturel..., chez Alexandre Najjar cette réalité est perçue autrement signant un contre-manifeste. Au-delà de ce débat qui a tant préoccupé écrivains et intellectuels, c'est à travers une lecture active et polysémique de l'œuvre d'Alexandre Najjar que nous souhaitons mettre au centre de cette réflexion une telle problématique en examinant de plus près le processus d'écriture de l'auteur, une écriture caractérisée par sa forte dimension interculturelle.

Le choix comme titre d'ouvrage *Le manifeste «Pour une littérature-monde en français»*, paru en 2007 est atteint d'un paradoxe capital : au premier plan, il s'agit de bouleverser volontairement, par la majorité des signataires francophones, le champ gravitationnel de la francophonie, ces écrivains choisissent, à l'encontre de millions de gens qui défendent la francophonie, de vouloir déstabiliser le champ de gravitation pour le

déplacer autour de valeurs nouvelles susceptibles de créer des millions d'abonnés. Mais comme déjà dit, ces mêmes signataires de ce manifeste gravitent autour d'institutions francophones et ont grandi majoritairement dans le système d'éducation francophone. De l'autre côté du paradoxe, il se pourrait qu'il existe quelques fredaines, qu'il faut traiter en urgence, pour ne pas dire des illusions : la majorité des prix français remportés par les écrivains dits de la périphérie ou «*d'outre-France*» ne sont pas la preuve solide qu'il s'agit d'une véritable «*révolution copernicienne*». Ces distinctions que l'on évoque comme preuve de révolution ne font pas l'exception, déjà depuis des décennies les auteurs francophones ne cessent de remporter prix et distinctions littéraires, les fameux cas, Maalouf et Mabanckou. Mais alors, pour quoi a-t-on décidé de s'emporter et d'agir brusquement dans cette direction très brouillée ? Il est donc très imprudent de prendre comme élément décisif de l'avenir de la francophonie les prix littéraires francophones. Comme nous le savons tous, le devenir de la langue et la littérature françaises ne dépendent pas uniquement de cela, oui il y a un véritable poids qui est en train de changer les données/la donne, mais si l'on regarde de l'autre côté, la critique du centre s'est déjà emparée de ces distinctions, présumées comme une preuve suprême de cette révolution copernicienne.

Le véritable apport qui mérite d'être loué et analysé, est certainement celui de mettre l'accent sur l'apport de la diversité linguistique à la langue française. Grâce à l'ensemble des œuvres francophones, ou bien des œuvres écrites en langue française, écrites en dehors de la France. Donc nul ne pourrait contester

l'honorable geste de croire en l'altérité comme un véritable élément d'enrichissement interculturel. Le grand problème de la revendication majeure de ce manifeste réside dans la mise en considération de la francophonie elle-même. Son acception est toujours suspectée d'inexactitude, pourquoi alors se lancer dans une course contre cette machine qui a désormais ses propres institutions ? Le plus surprenant dans tout cela, c'est la position-même des instances francophones, une position qui ne favorise aucune marginalisation vis-à-vis des écrivains étrangers d'expression française, mais il faut être un véritable habitué de la scène francophone pour ressentir de telles protestations. Et là, cela nous rappelle une phrase, fort signifiante d'Alexandre Najjar dans son article *Expliquez l'Eau par L'eau* lorsqu'il dit : « *Les auteurs du manifeste ont cru bon de reprocher au roman français de «se regarder écrire». C'est le même reproche que nous leur faisons aujourd'hui.* »

2. La guerre, une condition d'écriture francophone chez Alexandre Najjar

« *Comme la lecture, l'écriture est un voyage* »¹. Rappelons la réponse de Pierre Gemayel face à la journaliste qui lui pose la question sur ses voyages antérieurs, elle répondait ainsi, Najjar (2009 : 158) : « *Elle lui avoua n'avoir jamais visité le Liban, mais connaître le pays du cèdre à travers les relations de voyage de Flaubert, Lamartine et Nerval* ».

Langue, voyage, rencontre de l'autre et guerres, sont autant de thématiques qui jalonnent l'écriture d'Alexandre Najjar. C'est justement les guerres qu'il ne cesse de dénoncer en étant de fond en comble avec la cause des victimes contre

1 Alexandre Najjar. Kadicha (prologue). Paris : Plon, 2011.

la tyrannie meurtrière qui nous rappelle toute l'Histoire meurtrière de l'Humanité : nazisme, terrorisme.... Mais c'est toujours l'écriture de la mémoire qui permet de dépasser de telles épreuves et à travers laquelle Alexandre Najjar nous passe un message, certainement plus politique que littéraire, mais qui nous invite à la tolérance et au respect de l'autre.

L'écrivain ne reste pas indifférent, dans ses romans, quant à la condition humaine, des familles déchirées par la guerre. Voilà des propos qui résument ce déchirement, Najjar (2009 : 24) :

Rapidement, les rapports du couple s'étaient dégradés. Victor tolérait mal les extravagances de sa femme ; Ursula déplorait le manque de fantaisie de son mari, trop absorbé par ses dossiers. La naissance de leur fille Claire avait certes permis une trêve pendant laquelle ils avaient voulu ignorer les brèches qui fissuraient l'édifice conjugal, mais la Grande Guerre était arrivée, qui avait coupé la jeune femme de ses racines et exacerbé la méfiance de la famille Lagarde à son endroit

Prenons comme illustration de cette réalité, acceptée et revendiquée par Alexandre Najjar, son roman *Le Roman de Beyrouth*, les facteurs de modifications linguistiques ; qu'ils soient de l'ordre de l'histoire ou de réalités contextuelles, consolident davantage l'imaginaire collectif des citoyens libanais beyrouthins, qui luttent contre une volonté hégémonique qui risque de les faire disparaître. La socialité, ou bien l'ensemble des manifestations sociales qui se manifestent dans les romans d'Alexandre Najjar reflète, certainement par l'effet du miroir brisé, une société animée par l'altérité et

l'ouverture. L'écrivain se plaint en ces termes, Najjar (2005 : 14) :

Rizkallah ! La majeure partie de mon existence, c'est place des Canons que je l'ai passée. Cette place était unique au monde ; elle symbolisait le pays. Les Libanais, toutes confessions ou classes confondues, se retrouvaient là : les chrétiens y côtoyaient les musulmans et les juifs ; les riches, les pauvres. À présent, il n'y a plus rien : la place des Canons a disparu !

D'ailleurs, ses écrits et ses romans reflètent la naissance de la parole pour dénoncer la guerre, une condition d'écriture par excellence. Lisons cet extrait fort signifiant, Najjar (2014:43) :

Mais l'esprit ne meurt pas. Et celui de Toufic Youssef Awad, né à Bhorsaf en 1911, écrivain, journaliste depuis l'âge de dix-huit ans (il fonda le périodique Al-Jadid) et diplomate (sa carrière l'empêcha malheureusement d'écrire pendant une quinzaine d'années) est présent plus que jamais dans ses livres – dont deux sont disponibles en français : Dans les Meules de Beyrouth (Tawahin Beyrouth) et Le Pain (AlRaghif). Le premier, paru à Beyrouth en 1972, soit trois ans avant le déclenchement de la guerre, a marqué un tournant dans l'histoire de la littérature libanaise. Il restitue l'ambiance de la fin des années 1960 : radicalisation des luttes idéologiques, irruption des fedayin palestiniens sur la scène libanaise, libéralisation des mœurs, contestation par la jeunesse du système...

Maintenant si l'on veut dresser une sorte de conclusion quant aux guerres et aux tensions qui ravagent le monde, on pourrait dire qu'elles font partie de notre nature humaine. La guerre est ancrée dans nos gènes. La question qui se pose

désormais, c'est de savoir comment calmer les tensions et bâtir un monde qui repose sur l'acceptation de l'autre, sur l'acceptation des différences, la tolérance et la communication pacifique.

Est-il possible de construire une identité nationale stable face à cette mondialisation ? On penserait que, si on se focalise sur l'appartenance nationale, par rapport à l'appartenance régionale (le cas au Liban, en Algérie, et partout ailleurs dans le monde), dans ce sens la quête serait juste. Il n'y aurait pas de véritables problèmes. Dans le livre *Khalil Djibran* d'Alexandre Nadjar, l'éminent Khalil Djibran déclarait : « *malheur à une nation dont chaque communauté se prend pour une nation ou veut construire une nation* ». Effectivement, le foisonnement engendré par les différentes communautés constitue une richesse sans pareil, nul ne pourrait attester le contraire. Mais en même temps il faut toujours que l'appartenance nationale prime. Mais, c'est uniquement pour l'époque où nous vivons, car malheureusement, le poids du religieux est extrêmement important dans le monde arabe, dont nous faisons partie, non par affiliation généalogique, mais uniquement par une certaine identification à l'islam, et comme vous le savez nous n'avons rien à voir avec le monde arabe.

Ce qui est clair, c'est que la littérature occupe, à travers sa force de combiner : linguistique, esthétique et culture, le médiateur le plus puissant de communication, d'ouverture et d'échange à travers le monde, et ce, entre les cultures les plus diverses du monde. La littérature dans ce sens est un

outil de partage incontestablement mondial, un moyen très efficace contre la guerre.

3. Raconter une histoire ou la naissance de l'écriture

À quel moment de notre évolution avons-nous commencé à parler ? À peindre ? À jouer de la musique qui a voyagé ? Quand avons-nous construit les premiers mondes imaginaires ?

« ...Il n'y a pas de dieux dans l'univers, pas de nations, pas d'argent, pas de droits de l'homme, ni lois ni justice hors de l'imagination commune des êtres humains. »²

Cette manie que nous avons d'échanger, de discuter, de nous confier, comme le font d'ailleurs les écrivains du monde entier, c'est par ce que nous avons besoin d'un compagnon fiable que nous avons commencé à parler, à alerter, à dire des choses qui nous entoure. Selon l'imagologie, l'autre occupe majoritairement nos récits. André Gide soutient que : *« J'écris parce que j'ai une bonne plume, et pour être lu par vous... »*. Eugène de Lacroix quant à lui, affirme: *« Le plus beau triomphe de l'écrivain est de faire penser ceux qui peuvent penser. »*

Le texte littéraire est considéré, selon une perspective discursive, comme étant un discours à vocation plurivoque. De ce fait, le discours littéraire dépasse l'unique fonction de communication. Il se pourrait qu'il y ait information dans le message véhiculé dans tel ou tel roman, mais l'essence de ce message réside dans sa capacité à provoquer des interprétations plurielles. Chaque lecteur interprète ce message selon son imaginaire et sa vision du monde, des possibilités

2 Harari. 2015. Ibid., p .14.

infinies, telle est donc la nature du discours littéraire.

Donc si nous bavardons tant, que ce soit par les livres, ou par la prise de parole, c'est par ce que le langage a sauvé la vie de nos ancêtres. Non pas par les informations qu'il véhicule, mais par ce qu'il nous permet de nouer des relations sociales efficaces, dans un contexte d'insécurité potentielle. C'est la condition même de l'écriture. Pour approfondir encore plus cette thèse, Alexandre Najjar nous passe un message, certainement, plus politique que littéraire, mais qui nous invite à lire l'histoire comme le ferait un interculturel animé par le respect de l'autre. Son destinataire premier est le Libanais, celui qui partage sa culture d'origine, mais il s'adresse aussi au lectorat occidental, un lectorat qui partage avec lui toute une histoire, une langue, une condition humaine. À ce sujet il s'exprime ainsi : « *Ce que le Liban apporte au monde, c'est la nécessité du mélange, l'urgence du dialogue* » (2005 : 276-277)

Somme toute, il ne faut surtout pas tomber dans l'excès, Alexandre Najjar est avant tout un écrivain, ses engagements n'ont rien d'un idéologue ou d'un théoricien de la littérature. L'ensemble de sa bibliographie romanesque n'a cherché à aucun moment à détruire les différences pour fonder un grand genre, qui devrait être considéré comme le tout. Mais bien au contraire, son affinité universelle, sa tolérance et son goût pour l'interculturel, ont fait de lui un penseur humaniste qui favorise l'expérience humaine dans toutes ses facettes. Examinons cet extrait si descriptif de son humanisme universel Najjar (2014 :67) :

« Ces considérations faites, comment expliquer que le visiteur **s'attache** toujours à **Beyrouth** ? **Le charme** de la capitale libanaise réside moins dans sa beauté que dans sa **diversité** – cette **diversité** que des **villes méditerranéennes** comme Tanger et Alexandrie ont perdue depuis longtemps –, dans sa propension à réunir **les contraires et à les faire cohabiter**, dans cette **symphonie de peuples, de religions, de sons, de couleurs et d'odeurs**, dans sa vitalité, dans cette **liberté** aussi, peu commune dans le monde arabe. »

4. La notion de Littérature-monde en français annonce-t-elle vraiment la fin de la francophonie ?

Étonnamment, comment, à travers ce nouveau concept qu'est la littérature-monde en français, préfigurer la mort de la francophonie, ou du moins le début de sa fin ? Nous avons déjà parlé des prix et distinctions des dernières décennies et même de nos jours, tel que le cas de Mabanckou, des cas qui s'inscrivent parfaitement dans ce grand paysage composite de la francophonie. Cette contestation de la mort de la francophonie est atteinte par un paradoxe assez profond. Dans cette perspective d'analyse, on se rend compte que le concept de «littérature-monde en français» ne veut pas dire grand-chose si l'on se réfère à la réalité comme élément d'appréciation et de vérification. Une littérature monde en français ne veut dire autre chose que l'ensemble d'individus qui partagent avec les Français la langue française. Au sens proche de la réalité, ce qu'essaient de faire les signataires serait d'expliquer ce qui est déjà expliqué à travers l'acceptation du terme francophone. Effectivement, la francophonie se définit autour de l'usage intercontinental de la langue française, une langue qui finit par devenir une

langue mondiale, tant par le chiffre des locuteurs que par son rôle incontestablement international. Finalement on se pose la question sur la définition qu'ils souhaiteraient avoir de la francophonie. Que serait-elle autre qu'une langue universelle qui défend la liberté d'usage ? Si le manifeste revendique une volonté de rompre avec la nation française pour ensuite défendre la même langue, ne serait-il pas aberrant d'attaquer l'essence même de ce qui fait d'eux des francophones ? On emprunte à Alexandre Najjar dans son article « *Expliquer l'eau par l'eau* » le mot espéranto, tout simplement pour dire qu'effectivement, une littérature monde en langue française ne représente pas véritablement la situation d'une sorte d'espéranto.

De nos jours, il faut admettre que la francophonie n'est plus une façade du postcolonialisme. Le cas par exemple du Liban en est une preuve, la langue française était bien parlée et maîtrisée avant les soixante ans qui ont suivi le déménagement du mandat français du Liban. Il faut admettre une semi-réalité, quelque part, un Libanais, un Algérien ou un Congolais qui parle le français et aussi francophone que les Français eux-mêmes. Décidément, l'unique fait de partager en commun la langue française ne suffit pas de faire des francophones et des Français une même famille. Mais cela n'engage en rien, au nom d'une vision très restreinte de la francophonie, d'insulter l'avenir et de vouloir se recroqueviller sur soi. Mais surtout de se détacher violemment de la francophonie, dirigée depuis la France. Il existe d'autres moyens plus pacifiques, certainement, tel que le partage, le dialogue et une politique de communication basée sur

l'élan de la solidarité, oublions ce passé colonial douloureux. Cela nous fait penser à une citation d'Eric Auerbach (1952) : « *Ce qui est sûr, c'est que notre patrie philologique est la terre ; ce ne peut plus être la nation* ». Parfois, j'entends, par ci-par là, en lisant les journaux, la critique littéraire, dire que la littérature française cesse d'évoluer par apport à ce grand monstre qu'est la francophonie, qui, elle ne cesse d'engober les expériences du monde, ne serait-ce que par le contact permanent de la langue française avec les différents idiomes tels que le lingala, l'arabe et l'anglais. Il n'est pas honteux de faire partie de la francophonie, et il n'est pas honteux aussi que les écrivains français rejoignent la grande francophonie, car ce que nous partageons en commun, c'est bien la langue française, c'est l'argument le plus fort qui pourrait nous réunir dans les deux scénarios.

5. Conclusion

À l'ère de la mondialisation, la tâche d'un écrivain interculturel tel qu'Alexandre Najjar serait de bâtir un climat de communication interculturelle conditionné par la tolérance, la connaissance et la reconnaissance de l'autre, le respect devrait imbiber l'esprit des êtres humains modernes. Soit l'exemple d'une telle idéologie universaliste cet extrait folklorique Najjar, (2014 : 95) :

J'ai souvenance d'un merveilleux tableau rythmé par le Boléro de Ravel : un régal ! Mais, pour enrichissante qu'elle soit, cette diversité peut se révéler déroutante : la dabké est ainsi servie à toutes les sauces, souvent à la fin du spectacle, sans que l'on comprenne toujours le rapport de cette danse folklorique avec l'intrigue. Chauvinisme libanais oblige !

La difficulté n'est jamais celle de mettre en exergue les différences, mais bien au contraire, celles-ci contribueront à rendre le paysage encore plus humain, grégaire et mystérieux. La mission de l'écrivain interculturel est celle d'un illuminateur, le chantre d'une communication universelle qui tire toute sa force des différences humaines. Autrefois, pour répondre à la question « D'où venez-vous ? » Socrate déjà imbibé par une pensée interculturelle répondait: « Du monde ». Ne s'agit-il pas là d'une tentative d'aller vers quelque chose de mondial, de faire tomber les barrières qui divisent le monde ? Rappelons Edouard Saïd lorsqu'il a cité les paroles de Hugues de Saint-Victor qui avait dit : « *L'homme qui trouve douce sa patrie est encore un tendre débutant ; celui à qui tout sol est comme celui où il naquit, est déjà fort ; mais il est parfait, celui pour qui le monde entier est comme une terre étrangère* »

Bibliographie

- ARISTOTE. *LIVRE DE LA POETIQUE*. 1838. Paris. Traduction de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire : Ladrangé. Œuvre numérisée par J. P. MURCIA. [En ligne] : https://www.documentacatholicaomnia.eu/03d/-384_-322,_Aristoteles,_Poetique,_FR.pdf [consulté le 22 Janvier 2021].
- Harari, Y N. 2015. *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*. Traduction de : Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris. Éditions: Albin Michel.
- Najjar, A. 1999. *L'école de la guerre*. Éditions : Balland.
- Najjar, A. 2005. *Le Roman de Beyrouth*. Éditions : Plon.
- Najjar, A. 2008. *Pour la francophonie, essai*. Éditions : Dar An-Nahar.
- Najjar, A. 2009. *Berlin 36*. Paris : Éditions Plon.
- Najjar, A. 2011. *Kadicha* (prologue). Paris : Éditions : Plon.
- Najjar, A. 2011. *Sur les traces de Gibran, essai*. Éditions : Dergham.
- Najjar, Alexandre. 2014. *Dictionnaire amoureux du Liban*. Paris : Éditions : Plon.
- Najjar, Alexandre. 2018. *Harry et Frantz*. Paris : Éditions : Plon.
- Najjar, Alexandre. 2018. *Les anges de Millesgården*. Paris : Éditions : Gallimard.